



Daniel Cohen

Lire

Chimères dans la bibliothèque

Orlans

Lire
Daniel Cohen
Éditions Orizons, 2015

Dans *Le Temps Retrouvé*, Marcel Proust écrit : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature ».

Cette affirmation s'applique sans aucun doute à Daniel Cohen dont on peut dire qu'il a été appelé à la littérature et qu'il y a occupé trois fonctions : la lecture choisie et dévorante des œuvres des auteurs, l'écriture romanesque et l'édition. Le terme littérature condense donc ces trois formes.

Lire tient à la fois du roman et de l'appareil critique. Il s'agit d'une critique qui ne se prétend pas objective — si tant est qu'une telle critique existe ; au contraire, l'auteur affirme sa subjectivité en mettant en rapport les œuvres, voire son œuvre et les événements de sa vie : sa maladie, ses affaires, son enfance, etc.

Déjà en anthropologie, en 1955, Levy-Strauss avait pris une attitude analogue en écrivant *Tristes Tropiques* et en n'occultant pas l'impact du chercheur sur l'objet de sa recherche.

Donc Daniel Cohen fabrique son écriture sur un métier à tisser qui entremêle les fils des lectures effectuées, les fils de ses romans et les fils de sa vie.

Ce qui frappe à la lecture de cet essai, ce sont les fractures vécues par l'auteur.

UNE FRACTURE ORIGINELLE : L'EXIL (PAGE 50)

« Un matin si bleu, si lumineux, au Sahara, nous montons en voiture et, à la portière, nous nous défaisons de nos usages, de nos attaches, de nos couleurs, de nos reliques. L'intranquillité nous a broyés. Nous sommes des étrangers — vus tels ».

Enfant, Daniel Cohen a donc subi une perte fondamentale de son lieu d'origine ; il s'agit d'un traumatisme au cours duquel toutes les références sont détruites. Le fait d'être considéré comme un étranger confine à une situation qu'on peut qualifier d'inquiétante étrangeté. La littérature devient son pays d'élection. La fracture de l'exil se mue en exploration des œuvres, de livres en livres comme autant de patries possibles qui lui constituent une pérennité. À l'instabilité de son enfance, Daniel Cohen a constitué un univers littéraire qu'il projette stable mais qui ne l'est pas de fait, ce qui l'oblige à réitérer l'acte de lecture et de découverte.

UNE DOUBLE FRACTURE :
LE DEUIL MATERNEL,
LA FAILLITE DE LA MAISON D'ÉDITION ET LA SAISIE.

« L'appartement. Petit. Vidé de ses livres, il semble immense : le sel, la glace des voix — un énorme silence ». (page 181).

Toute nouvelle fracture sollicite les précédentes. À travers sa maison d'édition vouée à l'encan, mais par-dessus tout par la mise à sac de sa bibliothèque, Daniel Cohen est en deuil de la littérature et de ce qu'elle représente pour lui. Dix ans avant, il avait éprouvé le deuil de sa mère dont il évoque le calvaire dû à un cancer, dans *Psoas*. Malgré ce redoublement funèbre, la littérature demeure dans un espace protégé qui est le processus d'idéalisation dont elle bénéficie — « ma bibliothèque occupe le ciel » — (page 183) grâce à des cliques que l'auteur est capable d'effectuer dans les différentes apparitions de la réalité.

« Notre semblable nous le savons par instinct, ou en puissance, est mortel ; mais la bibliothèque qui a peut-être la vanité de nous croire ÉLU ? » (page 182)

UNE FRACTURE INTERNE : LE CANCER (PAGE 105).

« J'ai eu l'impression d'être affilié à une tribu nombreuse, mal vue — sur un autre registre que les pestiférés ou les ébolaïtes qui dépendent de la modération ou de la violence de l'incubation ; mon hôte a déjà entrepris de se dérouler ».

Rentré chez lui après cette annonce d'une tumeur, l'auteur contemple sa bibliothèque et éprouve une nausée. Marcel Proust sera honni l'un des premiers. Que s'est-il passé ? On saisit l'enjeu incroyable de la littérature, à savoir qu'elle s'était constituée chez Daniel Cohen comme un bouclier, un rempart face à l'horreur de la fracture, de la maladie et de la mort. Or elle a failli à la fonction qu'il lui avait dévolue depuis son enfance, sa bibliothèque lui renvoie l'image d'une trahison et la littérature celle d'une traîtresse.

« Aux jours de ma torture, dans le réexamen à cru, il m'est arrivé de songer à elle, Nafala : lorsqu'elle s'est retrouvée seule, à la veille de son arrestation, les légionnaires tueurs la recherchant, après leur entrée à Prague en mars 1939, n'a-t-elle pas eu, un instant, UNE AVERSION RADICALE ENVERS LA LITTÉRATURE, si intimement associée à ses engagements qu'elle aboutit à l'implosion ? » (page 116).

D'une part, Daniel Cohen est capable de donner vie et réalité à un personnage fictif, Nafala von Schwartzenberg, qu'il a créé dans son roman intitulé *D'humaines conciliations*, et d'autre part, il la dote de son aversion pour la littérature, cette dernière ne l'ayant pas sauvée.

L'enjeu n'est-il pas que la littérature se substitue au lieu d'origine, à l'imago maternelle, c'est à dire à la période primordiale de l'existence ?

« Je suis obligé de reconnaître ceci : la littérature, EN MAUVAISE OU BONNE MÈRE s'est assise à ma droite et, débarrassée par essence des convenances familiales, elle a mis ma mémoire à l'abri.

Une leçon de sa part — une déposition de la mienne ». (page 121).

La littérature était devenue un substitut du lieu originel comme de l'imago maternelle mais épurée de la cohorte des conventions, des règlements, des idées reçues, des stéréotypes, elle se transforme presque en allégorie. D'autant elle est idéalisée, d'autant elle sera réprouvée quand elle aura fait montre de cette défaillance quant à la sauvegarde de l'auteur.

Qu'en est-il de l'image paternelle ? « Verrou de la colère et feu de la bonté », « Le raccourci de Boehme me frappe même si le théosophe vise le Père divin ; le mien de père s'y résume, je l'avoue ». (page 122).

Daniel Cohen se rappelle son père en larmes lorsqu'il lui racontait le sacrifice d'Abraham. Ce nom « Abraham » théophore — le père pouvant être le Dieu ou l'ancêtre divinisé — condense peut-être ce que représentait cette image paternelle aux yeux de Daniel Cohen. Abraham a fondé le judaïsme, il est l'ancêtre du peuple hébreu et surtout il a renoncé au polythéisme.

Le sacrifice d'Abraham est relaté dans la Genèse. Dieu a demandé à Abraham de lui sacrifier son fils Isaac, et, s'apprêtant à le faire, un ange l'arrête. Enfant, Daniel Cohen aurait pu ressentir à quel point son père eût été capable du même sacrifice, c'est à dire de l'immoler par fidélité à Dieu ; c'est cette injonction tragique, ce paradoxe, qui faisaient pleurer son père.

Ce fait explique aussi qu'enfant, Daniel Cohen ait pu déplacer le sacrifice d'Abraham, la foi en Dieu en celle de la littérature, divinisée elle. La littérature serait devenue le substitut maternel primordial et, à la fois, l'espace, voire l'autel, sur lequel Daniel Cohen est sacrifié et sauvé. Par conséquent, l'annonce de sa maladie représente la réalisation fantasmée du sacrifice d'Abraham, la littérature n'a donc été ni l'ange salvateur ni l'imago salvatrice et Daniel Cohen a tenté de la réprover.

Ce fut momentané.

L'IMAGE CONTRE LE SIGNE

« Depuis des décennies, un océan d'images tétanise l'Écriture et sa civilisation — la complexité des nœuds humains est passée sous la table : on lui préfère d'aimables chatoyances ». (page 103)

Franz Kafka écrivait sur un mode provocateur : « Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde ». Il en appelait ainsi à une destruction, à une dilution de sa propre conscience d'écrivain dans le socioculturel. Voilà qui est fait ou en passe de se faire, la littérature fait naufrage dans cet océan d'images soi-

disant si culturelles. L'idéologie dominante a mis en place les technologies — liées à la jouissance — qui font accroire que l'image a valeur de signe, qu'elle pourrait conceptualiser notre rapport au monde, qu'elle présenterait une signification aussi importante que la relation à l'écrit. Foin de ces idées folles ! J. Lacan disait, en plaisantant, aux psychanalystes du séminaire XX : « Le trait unaire, ne constitue pas un jugement de valeur comme il m'est revenu — on l'a dit — que je faisais — un jugement de valeur du type : imaginaire : caca, symbolique : miam-miam ».

Évidemment c'est l'inverse : nous vivons dans un régime socioculturel imaginaire, agrémenté d'écrans qui sont de véritables mangeoires dans lesquelles nous nous goinfrons d'images. Il est compréhensible que la falsification de ce rapport iconique le dispute à l'égarement et à l'angoisse qu'il provoque, voire aux crimes qu'il autorise de perpétrer.

« Comment ignorer que la mer des mots s'est hérissée, s'est sentie menacée par la foudroyante montée des images depuis plus d'un demi-siècle ? » (page 257).

L'ANTISÉMITISME

Ce qui pourrait apparaître navrant dans la littérature, c'est l'antisémitisme de certains auteurs comme André Gide, ou Paul Claudel, sans parler de celui de Louis-Ferdinand Céline qui ne sera jamais venu à résipiscence.

À la date du 24 janvier 1914, dans son journal, Gide raconte sa rencontre avec Léon Blum et les réflexions qu'il égrène sur les Juifs, la littérature juive, la communauté juive. Ce qui est choquant, c'est l'emploi réitéré des termes liés au mot juif. Il est étonnant qu'un homme intelligent comme Gide se soit laissé aller à tant de suffisance et de paternalisme.

« Pourquoi parler ici de défauts ? Il me suffit que les qualités de LA RACE JUIVE ne soient pas des qualités françaises ; et lorsque ceux-ci (les Français) seraient moins intelligents, moins endurants, moins valeureux de tous points que LES JUIFS, encore est-il que ce qu'ils ont à dire ne peut être dit que par eux, et que l'apport DES QUALITÉS JUIVES dans la littérature, où rien ne vaut que ce qui est personnel, apporte moins d'éléments nouveaux, c'est-à-dire un enrichissement, qu'elle ne coupe la parole à la lente explication d'une race et n'en fausse gravement, intolérablement, la signification ».

« La Femme n'existe pas », avait annoncé Lacan. Sur ce modèle, L'Enfant, le Juif, le Noir, L'Homosexuel, etc. n'existent pas, la race n'a aucune base scientifique. L'idée de race s'est révélée un pur fantasme d'ostracisme. Et que l'on ne dise pas que c'est une question d'époque ou d'état de la société : être écrivain, c'est avant tout briser les idées reçues, éviter d'être l'écho des croyances ambiantes. Gide, en petite part, et surtout Claudel se sont repris sur cette question juive.

Daniel Cohen évoque souvent Gide ; sans doute la proximité qu'il a eue avec sa fille l'a-t-elle conduit à reconnaître une valeur incontestable au père. Gide écrit dans un français d'une pureté sans doute inégalée mais comme l'affirme Julien Green « ...il glace le cœur, et plus on avance dans cette lecture, moins on croit, moins on espère, et je le redis à regret, moins on aime »

Quelle est l'importance de Gide ? Il a eu le courage d'affirmer son orientation sexuelle à une époque de dissimulation des mœurs ; à ce titre, *Si le grain ne meurt* reste une œuvre majeure.

On peut se demander si l'antisémitisme de Gide n'était pas dirigé contre Proust dont il a reconnu la grandeur bien qu'il ait refusé son manuscrit, peut-être par rivalité littéraire.

L'auteur que Daniel Cohen porte aux nues est précisément Proust. Il possède plusieurs éditions de *La Recherche*. Proust n'est pas élitiste, même s'il a fréquenté le monde aristocratique ; voyez son subtil persiflage des frères Goncourt sur les japonaiseries des frères, sur leur passion pour le XVIII^e siècle décadent, sur leur attrait pour le roi Louis XV, sur cette façon de se différencier des bourgeois et du vulgaire pour défendre, à tout prix, la noblesse et la tradition de l'esprit.

« L'idée d'un art populaire comme d'un art patriotique si même elle n'avait pas été dangereuse me semblait ridicule. S'il s'agissait de le rendre accessible au peuple, en sacrifiant les raffinements de la forme, « bons pour des oisifs », j'avais assez fréquenté de gens du monde pour savoir que ce sont eux les véritables illettrés, et non les ouvriers électriciens »

« Goncourt savait écouter comme il savait voir : je ne le savais pas », avoue Proust. Il oppose l'aspect descriptif de leur style et les réminiscences implicites qu'il éprouve. Dans *Le temps Retrouvé*, lorsqu'il est dans la bibliothèque du prince de Guermantes, le narrateur regarde les luxueuses éditions originales décrites par les frères Goncourt. Parmi ces beaux livres figure *François le Champi* que sa mère lui lisait quand il était enfant. Les Goncourt sont sensibles à l'apparence tangible du livre en tant qu'objet esthétique alors qu'il est subjugué par les souvenirs émouvants et sensibles que le contenu de ce livre lui apportait.

C'est à ce titre que Daniel Cohen se reconnaît en Proust.

L'APPEL DE L'ÉCRITURE

Je parle d'appel comme ce qu'éprouve le chien Buck dans *L'appel de la forêt* de Jack London. Dans ce roman, les images de mort, de cruauté, et les allusions à la « lutte pour la vie » sont omniprésentes. Serait-ce une vision métaphorique de la vie de Daniel Cohen ?

Une scène inaugurale assez sidérante marque la volonté inextinguible de Daniel enfant. « ...j'ai eu moins de dix ans en concevant mon premier roman mais il me souvient très bien de la moue de mécontentement sur les lèvres de ma

mère et de l'étonnement fait d'incompréhension plutôt que d'admiration, sur le visage de mon père ».

Ainsi l'acte d'écrire — un acte sans appel de Daniel enfant — rencontre l'interdit puissant des images parentales. Le couple reste INTERDIT, scellé par le silence, une sorte d'omerta qui tient à leur modeste situation. Daniel Cohen déclare qu'il veut sortir de sa condition par l'écriture alors que ses parents pensent que c'est Dieu qui déverse des bienfaits ou des dons ou des épreuves auxquels l'individu doit se soumettre. Mais lorsque Daniel Cohen s'affirme déjà écrivain, il ne se soumet pas à sa destinée d'israélite ; il n'accepte pas les règles de la Torah : il a remplacé Dieu par la littérature. C'est cet acte-là que ses parents réprouvent mais contre lequel ils ne peuvent s'insurger.

Sur le plan religieux, Daniel Cohen semble avoir la même position que Freud qui soutenait qu'il ne se rattachait à aucune religion ; pourtant, il n'avait jamais renié son identité juive. Comme de nombreux Juifs laïcs avant et après lui, Freud considérait qu'on pouvait être athée, tout en restant Juif.

En quoi consistait ce reste de judaïsme ? Il s'agissait, selon lui, de quelque chose d'étrange, de miraculeux, quelque chose d'inaccessible à toute analyse et pourtant d'essentiel : la conscience d'une identité intérieure, le « sentiment intime d'une même construction psychique ». Comme il l'explique dans une lettre, l'appartenance au judaïsme était pour lui « une source d'énergie qui ne peut être remplacée par rien d'autre ».

Gageons que Daniel Cohen est doté de cette énergie et qu'il perdure dans la triple voie qu'il s'est assignée.

Jean-Pierre BARBIER-JARDET